

beaucoup d'avantage sur la ferme du Collège de Ste-Anne.

Au moyen de l'aplatissage, toute l'avoine mangée par les chevaux est entièrement digérée, et par conséquent on les nourrit avec infiniment moins de dépenses que lorsqu'une partie de l'avoine qui leur était donnée ne leur profitait pas. L'économie est très sensible et n'est pas à dédaigner.

Comme de raison on ne pourrait pas se procurer cet instrument dans toutes les fermes, vu son prix élevé; mais l'achat pourrait en être fait par un cercle agricole au moyen d'une souscription entre tous les membres, et l'on pourrait alors s'en servir à tour de rôle. Le prix de cet instrument est de \$75 croyons-nous, et l'on peut se le procurer chez M.M. LeFrançois & Thiboutot, No. 110, rue St Paul, à Québec.

Faire tarir les vaches à l'approche du vêlage.

Comme en bien d'autres points, les cultivateurs diffèrent d'opinion quant au temps de faire tarir les vaches qui doivent vêler. Plusieurs cultivateurs sont d'avis qu'on ne doit cesser de les traire qu'une semaine ou deux avant le temps probable du vêlage, sous le prétexte qu'ils en ont fait l'expérience d'une manière avantageuse; d'autres cultivateurs sont d'avis qu'il est plus avantageux de cesser de traire les vaches deux à trois mois avant le vêlage. Nous sommes d'opinion qu'il est plus avantageux de cesser de les traire (ou comme l'on dit généralement de *les laisser aller*) au moins deux mois avant le vêlage. Quoique nous puissions adopter le premier moyen, il y a assurément un grand risque de l'adopter, car ce qui est dépensé pour la production du lait est autant d'enlevé à la construction et à l'état de santé du veau; non seulement on ne doit pas traire la vache qui porte veau, mais il est aussi nécessaire de lui donner un nourriture plus substantielle pendant les quelques semaines qui précèdent le vêlage.

C'est certainement une mauvaise économie que de traire les vaches jusqu'à l'époque du vêlage, car il est incontestable que la qualité du lait laisse à désirer. De plus, c'est un moyen d'affaiblir une vache, et dans cet état elle est plus apte à contracter des maladies.

Ce à quoi un cultivateur doit tenir davantage, c'est de donner un surcroît de nourriture à leurs vaches qui doivent vêler et qui donnent du lait jusqu'à l'époque du vêlage; elles demandent plus que du foin, et il faut leur donner du grain moulu, un mélange d'avoine et de blé d'inde par exemple.

A l'automne, dès que les vaches sont mises à l'étable pour l'hivernement, un grand nombre de cultivateurs cessent de traire leurs vaches, qu'elles soient pour vêler ou non, et pour cette raison ils les nourrissent uniquement à la paille et ils vendent le foin. Dans cette condition les vaches sont plus sujettes au froid et elles dépérissent sensiblement. Plus que cela, il est absolument nécessaire qu'à l'automne, avant leur entrée à l'étable, les vaches soient en bonne condition, et il importe de les garder telle jusqu'au printemps, et pour cela il ne faut pas mesquiner sur leur nourriture.

Dans le temps où l'on cesse de traire les vaches, il est nécessaire de les bien traire et de ne pas laisser

de lait dans le pis. Sous le prétexte qu'on doit cesser de traire les vaches, les ménagères ne font le plus souvent cette opération qu'à demi. C'est assurément une mauvaise pratique, car on expose les vaches à des inflammations du pis.

Lorsque les vaches ont cessé de donner du lait, la ménagère doit s'assurer, de temps à autres, s'il ne reste pas de lait dans le pis, et cela au moins une fois par semaine. Le maître d'une ferme doit s'assurer de son côté si cette précaution est régulièrement mise en pratique et il doit lui-même la surveiller de temps à autre.

Changement de nourriture pour les animaux.

Dans notre *causerie agricole* du 4 décembre (numéro 17 de la *Gazette des Campagnes*), nous avons appuyé sur la nécessité de bien nourrir les animaux et recommandé la douceur à leur égard. Aujourd'hui nous croyons nécessaire d'attirer l'attention de nos lecteurs sur un point important quant à la nourriture à donner aux animaux de la ferme.

Malheureusement nombre de cultivateurs ont pour habitude de ne pas changer le genre de nourriture qu'ils doivent donner à leurs animaux, et cela d'une semaine à l'autre, d'un mois à l'autre, même pendant toute la durée de l'hiver, tout le temps qu'on les tient en stabulation. C'est assurément une grande erreur, même funeste à l'état de santé du bétail. Quelque soit la qualité nutritive des aliments qu'on leur donne et quelqu'en soit la quantité, si elle est toujours servie dans les mêmes conditions, ils viennent à s'en dégoûter et dans ce cas la nourriture qu'ils reçoivent leur est nullement profitable. Il en est de l'animal comme de l'homme. Prenez, par exemple, le pain qui est notre nourriture principale et qui contient tous les principes nécessaires à notre subsistance. Qu'arriverait-il si nous ne mangions que du pain? Même avec l'addition de la viande, nous employons la farine préparée de différentes manières, afin de mieux satisfaire nos goûts, notre appétit; soit que la pâte soit convertie en biscuits de toutes sortes, en pain que l'on mange frais ou rôti, nous nous trouvons bien de tous ces changements de nourriture.

Maintenant le cultivateur qui pour la centième fois de suite prend dans son fenil la même espèce de foin pour le donner à ses animaux, n'a-t-il jamais songé à se demander combien il estimerait lui-même se nourrir d'un même et unique aliment pendant trente jours de suite? La question peut paraître étrange, sinon ridicule, car on ne voudrait faire de rapprochement avec le goût délicat de l'homme et les habitudes grossières de l'animal. Nous avons été habitués à une nourriture variée, et les animaux ont été élevés, nous dirons même forcés de se contenter d'une nourriture pour ainsi dire invariable. La seule différence que nous trouvons dans cet état de choses, c'est que l'homme a le moyen de s'aider lui-même en toutes espèces de choses, lorsque l'animal à l'état domestique ne peut se servir lui-même. Faites la différence entre un homme assis à une table garnie de mets les plus délicats, et un animal qui jouit de toute sa liberté dans une commune ou dans un riche pâturage, et vous verrez que l'animal saura aussi choisir les plantes qu'il affectionne le plus, comme l'homme